

Dossier de presse trigon-film

WONDERFUL TOWN

de

Aditya Assarat

(Thaïlande, 2007)



DISTRIBUTION

trigon-film

Limmatauweg 9

5408 Ennetbaden

Tél: 056 430 12 30

Fax: 056 430 12 31

info@trigon-film.org

www.trigon-film.org

CONTACT MEDIAS

Régis Nyffeler

077 410 76 08

nyffeler@trigon-film.org

MATERIEL PHOTOGRAPHIQUE

www.trigon-film.org

FICHE TECHNIQUE

Réalisation: Aditya Assarat
Scénario: Aditya Assarat
Image: Umpornpol Yugala
Montage: Lee Chatametikool
Décors: Karanyapas Khamsin
Son: Akritchalerm Kalayanamitr
Musique: Koichi Shimizu, Zai Kuning
Production: Soros Sukhum, Jetnipith Teerakulchanyut
Langue: Thaï / d / f
Durée: 92 minutes

FICHE ARTISTIQUE

Anchalee Saisoontorn Na
Supphasit Kansen Ton

Avec Dul Yaambunying
Sorawit Poolsawat
Prateep Hanudomlap
Chatchai Sae-aong
Panumas Sae-bae
Piyanut Pakdeechat
Noppong Sae-aong
Aroon Uisakul

PRIX & FESTIVALS

Grand Prix, Pusan 2007
Prix du Jury, Deauville Asie 2008
Forum, Berlin 2008
Grand Prix, Rotterdam 2008

SYNOPSIS

Takua Pa est une petite ville du Sud de la Thaïlande. Depuis le passage du tsunami, elle a totalement changé de visage. Un jour, un architecte prénommé Ton arrive en ville. Il loge dans un petit hôtel tenu par Na, jeune femme au doux sourire. Leur histoire d'amour naissante n'est pas du goût de tous. La ville s'est trouvé un ennemi...

NOTE D'INTENTION DU REALISATEUR

Wonderful Town s'inspire de la ville de Takua Pa, au sud de la Thaïlande. 8'000 personnes y ont péri pendant le tsunami de 2004. Pourtant, quand je m'y suis rendu deux ans plus tard, une sensation étrange flottait dans l'air. La ville m'a paru à la fois paisible et magnifique. Les traces du tsunami avaient disparu. Les routes avaient été réparées, les maisons reconstruites, et les cocotiers se balançaient dans la brise comme si de rien était. Mais même si la ville semblait comme neuve, les habitants avaient l'air étourdis, comme s'ils venaient de se réveiller et qu'ils ne savaient pas comment rentrer chez eux. L'économie locale était toujours en ruine: les touristes n'avaient pas réinvesti les plages. On ressentait une étrange tristesse – une ville emplie de tristesse. C'est l'atmosphère que je voulais retranscrire. C'est ma manière à moi de faire un film sur le tsunami.

Aditya Assarat

BIOGRAPHIE DU REALISATEUR

Né le 16 janvier 1972 à Bangkok, Aditya Assarat effectue ses études aux Etats-Unis avant de réaliser plusieurs courts-métrages, présentés dans de nombreux festivals internationaux. En 2004, il participe au Director's Lab de Sundance, un terrain d'essai pour les cinéastes prometteurs du monde entier. *Wonderful Town* est son premier long métrage.

FILMOGRAPHIE

Longs métrages:

2007 WONDERFUL TOWN
2005 3 FRIENDS (co-réalisateur)

Courts métrages:

2005 THE SIGH
2004 BOY GENIUS
2003 WAITING
2002 705 SUKHUMVIT 55
2000 MOTORCYCLE

ENTRETIEN AVEC ADITYA ASSARAT

***Wonderful Town*, tout comme vos deux premiers courts-métrages, *Motorcycle* et *Waiting*, se déroule à la campagne: en êtes-vous originaire?**

Non, je suis né et j'ai grandi à Bangkok, la plus grande ville de Thaïlande. A l'âge de 15 ans, je suis parti étudier aux Etats-Unis et j'y suis finalement resté 10 ans. Quand je suis enfin revenu en Thaïlande, j'ai eu l'impression d'être dans un pays étranger. C'est pourquoi je pense que mes deux premiers courts-métrages réalisés ici étaient presque vus à travers «l'oeil d'un étranger». J'ai trouvé la vie à la campagne aussi belle qu'un étranger pourrait la trouver. Mais bien sûr, pour les thaïlandais, la campagne n'a probablement rien de spécial: entre la chaleur, la poussière et le dur labeur dans les champs... En fait, quand je revois les courts-métrages que j'ai réalisés en revenant en Thaïlande pour la première fois, cela me donne une idée assez précise de qui j'étais à ce moment-là.

Diriez-vous que vous êtes comme Ton, le personnage de *Wonderful Town*, un homme de la ville qui ressent le besoin de tranquillité, de calme?

Oui, bien sûr. Le personnage de Ton est une représentation de moi-même. Pour simplifier, Ton fait le voyage vers le sud pour prendre des vacances loin de son existence de citadin, de la pression de la ville. J'ai même pensé un moment appeler le film *Holiday*. Je crois que le processus qui pousse les citadins arrivés à un certain point de lassitude à chercher à faire une pause est tout à fait normal. C'est à ce moment-là que l'on cherche à partir au loin. Mais pour Ton, cela ne se passe pas exactement comme il l'avait prévu.

Vous avez étudié quelques années aux Etats-Unis, vous y avez tourné des films. Que reprenez-vous de cette expérience?

Je n'ai pas fait qu'apprendre... Si vous allez y vivre un an ou deux, alors vous pouvez dire que vous y avez appris quelque chose. Mais j'y ai habité 12 ans. Cela va au-delà de l'apprentissage. Je crois que je suis américain. Et quand je me trouve en Thaïlande, je ne m'y sens pas vraiment à ma place. Et pourtant, aux Etats-Unis, je me sens profondément thaïlandais. Ce phénomène, ce mode de vie, est très répandu aujourd'hui. Il est devenu difficile de dire d'où l'on vient précisément... L'identité est devenue une notion vague.

A quel moment vous est venue l'idée de *Wonderful Town*? Juste après le tsunami?

Wonderful Town m'est d'abord apparu sous la forme d'une histoire d'amour. Je suis toujours intéressé par les gens, leurs relations, leurs amours, parce que c'est le sentiment dont on se souvient le plus clairement. Je n'ai jamais eu l'intention de faire un film sur le tsunami. Mais en tant que réalisateur, je suis très influencé par les lieux. J'ai besoin de me trouver sur place pour penser à une histoire, sinon je n'y arrive pas. C'est pourquoi je suis allé visiter la ville de Takua Pa et je me suis dit «quel endroit intéressant pour que se construise une histoire d'amour entre deux étrangers». La ville a quelque chose de triste en elle. Et j'ai pensé que le contraste entre cette tristesse et la vitalité d'une histoire d'amour serait intéressant. C'était cela l'idée principale. Je n'ai ajouté le contexte du tsunami que plus tard.

Comment avez-vous choisi le titre? En quoi cette ville est-elle selon vous «merveilleuse»?

Je pense qu'elle l'est. Chaque espace, chaque lieu, possède une atmosphère particulière. Celle de Takua Pa est puissante: une atmosphère de tristesse, de vieillissement et de calme. Et je pense que l'ambiance d'une ville est en grande partie créée par son histoire. Et bien sûr, l'événement le plus récent dans l'histoire proche de la ville est le tsunami. C'est une tragédie mais heureusement le temps guérit toutes les blessures.

Les interprètes de Na et Ton possèdent une certaine fraîcheur réaliste. Sont-ils des comédiens professionnels?

Non, nous avons un budget très serré, ce sont donc des inconnus. L'acteur principal est musicien dans un bar et l'actrice est guide touristique. Mais je suis convaincu qu'ils ont été très bons. Etre vrai n'a rien à voir avec le fait d'être un acteur professionnel ou non.

Vous mettez en parallèle une scène de baiser entre les deux amants et une scène avec la mer. Est-ce le cœur de votre histoire? La mer au centre de tout?

Pour moi, la scène de la mer est un moyen de créer le sentiment que le tsunami est toujours présent dans la mémoire de la jeune femme. L'histoire se passe un an après la tragédie mais le souvenir est toujours gravé dans sa mémoire. Il est toujours présent d'une façon ou d'une autre, même s'il ne l'est pas, ou plus, physiquement.

Parlez-nous du travail sur le son. Au début du film, lorsque vous filmez la mer, le son est mélangé à d'étranges et inquiétants bruits métalliques presque «industriels». Est-ce dans l'intention de décrire la mer comme une menace qui plane?

Pour cela je dois remercier l'ingénieur du son. Il travaille beaucoup avec ce genre de sons. Il les a essayés dans le film et cela semble fonctionner. Ces sons mêlés sont selon moi une manière de rendre l'ambiance sonore paradoxalement «plus vraie». Ils donnent l'impression d'être dans le vrai. Mais c'est assez dur à expliquer: c'est comme expliquer à quelqu'un pourquoi quelque chose a bon goût ou pourquoi certaines couleurs vont bien ensemble. Je suis peut-être paresseux mais je pense que ce n'est pas important de savoir pourquoi. C'est même plutôt une mauvaise idée. Il n'est jamais bon de laisser son cerveau se mettre dans le chemin de son instinct.

Votre film traite aussi de la construction et de la reconstruction, dans un dialogue permanent entre les bâtiments et les personnes, qui portent, les uns comme les autres, des blessures.

Oui, je pense que c'est comme cela que je voyais les choses au début, quand j'ai eu l'idée de faire ce film. J'ai juste pensé que le contraste entre cette ville, vieille et triste et ce jeune et nouvel amour serait intéressant. C'était cela mon idée de départ. Et je pense que quand les gens voient le résultat final et qu'ils utilisent des mots comme «renaissance» et «reconstruction», ils cherchent à exprimer cette chose que j'ai ressentie en premier lieu.

Est-ce que le gouvernement thaïlandais soutient un cinéma comme le vôtre?

Oui, mais de façon très limitée. A ce sujet, la Thaïlande ressemble beaucoup aux Etats-Unis: l'Etat ne subventionne presque pas les arts. Cette ligne politique mène à la production d'œuvres qui se doivent de survivre dans une logique commerciale. Cela mène à la production d'un certain type d'art.

Vous avez un autre projet en cours, *High Society*, pouvez-vous nous en parler?

High Society traite de personnes qui ne sont chez elles nulle part, de personnes qui ont du mal à trouver leur identité. Ils ont grandi et habité dans tellement de pays différents et au cœur de cultures si différentes qu'ils ne viennent d'aucun endroit précis. On peut dire qu'ils sont chez eux partout, ou alors nulle part. C'est un phénomène intéressant et j'en ai fait le sujet de mon film.

Vous êtes aussi producteur, avec deux associés. Quels films produisez-vous? Aimeriez-vous produire les films de certains de vos amis et collègues, tels Apichatpong Weerasethakul et Pen-ek Ratanaruang?

Ces deux-là n'ont clairement pas besoin de mon aide! Ils se débrouillent très bien tous seuls. Je possède une petite maison de production à Bangkok. C'est une bonne chose de posséder une entreprise car tout d'un coup, on est confronté aux réalités comme le loyer, les frais généraux et les salaires à payer. Cela permet de ne pas devenir trop égocentrique. Le trait de caractère le plus courant chez les réalisateurs que je connais est l'égocentrisme, l'égoïsme. Avoir des gens qui dépendent de vous vous évite de devenir trop égocentrique. En tant que producteur, j'aimerais donc, un jour, aider mes assistants à réaliser leurs propres films, parce qu'ils sont tous eux-mêmes réalisateurs. A quoi sert la production si ce n'est à aider d'autres personnes à raconter leurs histoires? C'est tout ce que je veux faire.

WONDERFUL TOWN: LA BEAUTÉ DU CONTRASTE

Un jeune architecte est envoyé, par sa firme, superviser les travaux de reconstruction dans une station balnéaire du Sud de la Thaïlande, touchée par le tsunami de 2004. Arrivé dans une petite bourgade encore assommée par ce désastre, son séjour est troublé par la présence de la gérante de l'hôtel, à la fois discrète et prévenante, qui suscitera chez lui des sentiments amoureux.

L'arrivée de nuit d'une voiture dans une ville qui semble déserte et abandonnée, la précision du cadre et, il faut le souligner, leur beauté qui s'attarde sur ce décor presque fantomatique nous l'annonce: nul doute que ce lieu, cette ville, sera un personnage central du récit qui nous attend. Avec le souvenir, pour le spectateur, de la catastrophe de 2004 qui, étrangement absente physiquement – on ne verra quasiment aucune ruine, ce n'est d'ailleurs pas le propos du réalisateur –, imprègne pourtant l'atmosphère de tout le film. Ce sera même depuis ce point de vue qu'il se déroulera. Un jeune homme fragile en descend et trouve une chambre dans un petit hôtel, tout aussi peu fréquenté. La rencontre entre Ton, le jeune homme, et Na, son hôtesse, est tout aussi discrète et empreinte de retenue. Les dialogues monosyllabiques révèlent les personnages petit à petit, les attitudes laissent les sentiments s'exprimer, presque subrepticement, au détour d'un plan, sous le regard d'une ville engourdie. Petit à petit, nous nous laissons prendre par cette histoire d'amour qui se développe sous nos yeux, même si nous ne sommes pas dupes sur sa brièveté – toujours le point de vue de la ville qui souligne le caractère d'outsider de Ton, dont on sait bien qu'il ne fait que passer et qu'il s'en ira bien vite, une fois son travail accompli.

En éludant une description psychologique trop précise de ses personnages, le jeune réalisateur Aditya Assarat ne fait que fortifier leur présence dans le cadre. Il permet ainsi à l'histoire de se dérouler avec une naturelle simplicité. Tout aussi naturelles sont les interventions du frère de Na, homme perdu dans un monde qu'il ne reconnaît plus, peut-être la trace la plus flagrante des dégâts de 2004, symbole d'un corps social désemparé. On sent bien que c'est de lui que viendra le drame qui ne peut qu'arriver. Cette ville blessée peut-elle accepter qu'un de ses membres se lie à un élément exogène? Il n'y a aucun suspens dans *Wonderful Town*, et c'est ce qui fait la force du film car le spectateur peut ainsi s'abandonner à regarder les gestes des personnages, leurs changements d'attitude, le décor dans lequel ils se déplacent. Le ton paisible adopté souligne, a contrario, la violence latente qui transpire de la ville. Il ne faudra pas oublier Aditya Assarat: un nouvel auteur est né.

UNE RENCONTRE AVEC ADITYA ASSARAT

La genèse

Il ne faut pas trop chercher de philosophie dans la genèse de *Wonderful Town*. Lorsque j'ai visité la petite ville de Takua Pa, un an peut-être après le tsunami, j'ai été frappé de voir que les traces du désastre avaient presque totalement disparu. Il ne restait qu'une atmosphère étrange d'abandon, une population encore sous le choc. La visite de la ville s'est faite alors en une journée et c'est durant ce court laps de temps que la structure de l'intrigue, que cette histoire d'amour, s'est mise en place dans ma tête. Takua Pa est une vieille ville tranquille et j'ai simplement imaginé que ce serait un bel endroit pour une rencontre entre deux étrangers qui tomberaient amoureux... Une fois rentré à Bangkok, l'écriture du scénario s'est faite rapidement, presque naturellement. Je n'avais qu'à suivre mon idée, ce que j'ai fait aussi lors du tournage.

Une simple histoire d'amour dans une ville désœuvrée

Il ne s'agissait pas de tourner un film sur le tsunami, le faire plus d'un an après le désastre n'avait pas vraiment de sens pour moi. Par contre, son impact sur la population et ses conséquences économiques ont naturellement interféré dans cette histoire d'amour, somme toute banale: un homme seul débarque dans un lieu qu'il ne connaît pas, où il ne connaît personne, et s'attache à la première femme qu'il a l'occasion de côtoyer, sa logeuse. Parmi ces conséquences, il en est

une qui fait presque partie intégrante du film: si Takua Pa n'a, en fait, pas été ravagée par le tsunami (la bourgade se situe à quelques kilomètres de la côte dont elle est séparée par quelques collines – NDR), quasiment tous ses habitants, qui vivaient aussi du tourisme, se sont retrouvés sans emploi et désœuvrés, déboussolés aussi (d'où ces jeunes à mobylettes que l'on voit souvent dans le film: ils allaient travailler sur la côte).

Le point de vue de la ville

C'est d'ailleurs pour exprimer le mieux possible ce désœuvrement et ce silence qui habitent la ville que j'ai adopté un style minimaliste, que ce soit à l'écriture du scénario ou dans la mise en scène. Ainsi, j'ai concentré mon récit sur le moment présent, la rencontre entre Ton, le jeune architecte venu de Bangkok, et Na, l'hôtelière, et avec les gens de la petite ville. De Ton lui-même, nous ne saurons pas grand-chose sur son passé, peut-être même qu'il n'est pas le gars sympathique que nous voyons à Takua Pa. Ce qui m'intéressait, c'était ses rencontres avec la ville et ses habitants, le tout regardé du point de vue de la ville.

Le tournage...

Le tournage a été réalisé en 20 jours sur place. La plupart des gens qui y a participé vivait déjà dans cette ville. C'est ce qui nous a permis de trouver rapidement le ton qu'il fallait. Cela donnait aussi le sentiment à la population qu'il s'agissait, somme toute, d'un projet où la ville était elle-même impliquée.

Un style qui me convient bien...

Pour revenir au parti pris minimaliste, je dois dire que je me sens très à l'aise dans cette approche du cinéma. Peut-être parce que j'ai d'abord une expérience de documentariste. Aussi parce que cela s'impose aux productions indépendantes thaïlandaises dont les budgets sont maigres. Pour *Wonderful town*, le budget n'a pas dépassé les 150'000 €. C'est d'ailleurs un style que je conserverai pour mon deuxième film, même si je travaillerai avec une star de la région (Ananda Everingham, acteur-producteur très couru en Asie du Sud-Est), car je voudrais pouvoir toucher aussi le public d'ici. Je serai aussi mon propre producteur, pour avoir une plus grande maîtrise sur l'ensemble.

Propos recueillis par Martial Knaebel
Bangkok, septembre 2008

«Bulletin trigon-film» n°9